



Transition et littérature dans l'Espagne contemporaine

Christine Di Benedetto

► **To cite this version:**

Christine Di Benedetto. Transition et littérature dans l'Espagne contemporaine. Revue (In)Disciplines, LIRCES, 2017.

HAL Id: hal-01549152

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01549152>

Submitted on 28 Jun 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Transition et littérature dans l'Espagne contemporaine

Christine Di Benedetto

MCF HC, Université Nice Sophia Antipolis (membre UCA)

dibenede@unice.fr

Résumé

Cet article s'intéresse à l'Espagne contemporaine où le terme de « Transition » sous-entend « transition démocratique », cette étape de changement issue du cadre autoritaire et traumatique du régime militaire dictatorial du général Franco menant à une monarchie parlementaire et à une démocratie consolidée. Derrière une apparente évidence se cache un faisceau de flous, tant sur les limites temporelles que sur les contenus et les enjeux. Nous emprunterons l'axe littéraire pour examiner ce que l'on ne sait si qualifier de processus, de phénomène, ou encore de série d'événements. Nous évoquerons d'abord les principales dates qui jalonnent la Transition espagnole afin d'en faire ressortir les multiples enjeux. Puis avec un regard panoramique, et le choix de deux romans plus précisément, nous verrons les répercussions qu'on peut y retrouver dans les textes de fiction. Enfin, avec une littérature qui aide à progresser vers la fin de cette période transitionnelle, l'écriture se posera comme question centrale dans la construction d'une identité pour l'Espagne actuelle.

Mots-clés

Transition, littérature, Espagne, roman

Réfléchir au concept de transition trouve un prolongement spécifique dans le cas de l'Espagne contemporaine où le terme de « Transition », pouvant s'écrire avec une majuscule comme allusion à un référent communément reconnu, renvoie sans questionnement à ce qu'on appelle de manière plus explicite « la transition démocratique ». Cette étape de changement, issue d'un cadre autoritaire et traumatique concerne les années où l'Espagne est passée du régime militaire dictatorial du général Franco à une monarchie parlementaire et à une démocratie consolidée. Toutefois, derrière cette apparente évidence se cache un faisceau de flous, tant sur les limites temporelles que sur les contenus et les enjeux. C'est pourquoi l'un des axes pourra valablement être littéraire pour examiner à partir d'une perspective différente ce que l'on ne sait si qualifier de processus, de phénomène, ou encore de série d'événements à percevoir dans leur cohérence, comme menant d'une position A à une position B.

Quelques dates qui jalonnent la Transition espagnole

Les bornes A et B sont elles-mêmes plurielles, selon que l'on entend par « Transition démocratique » — de la manière la plus réductrice — le changement au niveau des formes de l'Etat et des institutions, — la plus significative — les pratiques politiques, ou — la plus complexe — l'évolution de la société et des mentalités afférentes.

Spatialement, nous limiterons notre réflexion à l'Espagne, même si la réussite prêtée à la transition espagnole est parfois érigée en paradigme de transition exportable (Rozenberg). Temporellement, les années 1970-80 ne représentent qu'un point de départ vague de l'analyse. Quelques jalons peuvent être posés, sous la forme d'événements ponctuels remarquables que nous rappellerons ici sous leurs angles de permanence ou de renouvellement. La date pivot est le 20 novembre 1975, l'annonce officielle de la mort de Franco, le *Generalísimo*, le *Caudillo*, à la tête du pays depuis 1939 au terme de trois ans de

Guerre Civile. Mais déjà le 30 décembre 1969, dans son discours de fin d'année, Franco avait prévu que Juan Carlos de Bourbon lui succéderait à la tête de l'état, en s'appuyant sur le vote préalable de la Loi de Succession de 1947 qui en prévoyait le cadre : un homme, espagnol, catholique et de souche royale. Il prononça à cette occasion la célèbre phrase qui augurait d'une transition plutôt à l'allure de passation de pouvoir : « *todo está atado y bien atado* », faisant de Franco l'un des acteurs de la Transition, selon le romancier Javier Cercas (Cercas 2009 : 41). Dans son testament Franco avait également demandé à l'armée d'obéir au Roi, ce qui aurait des conséquences qu'il était loin d'imaginer.

Le 23 décembre 1973, un attentat de l'organisation séparatiste basque ETA avait coûté la vie au chef du gouvernement, proche de Franco, l'amiral Luis Carrero Blanco, accélérant l'expression d'une volonté de changement. Celles-ci, initiée antérieurement, s'était déjà rendues perceptible avec les évolutions de ce qui avait constitué les principaux piliers du régime : l'Université qui avait assez vite pris ses distances, et l'Eglise, dont la base avait montré des positions d'opposition, suivies de déclarations en ce sens du Concile Vatican II.

Si l'on ne peut donc marquer précisément le début de la Transition, cela s'avère encore plus difficile pour la fin. Entre continuité et rupture, avancées et menaces, la transition entre les deux régimes se construit. La première période voit une rupture dans la politique de continuité adoptée au départ par le roi Juan Carlos qui avait choisi de garder Carlos Arias Navarro à la tête du gouvernement (31/12/1973 – 22/11/1975 puis 13/12/1975 – 3/07/1976). Le 3 juillet 1976, il le remplace par Adolfo Suárez qui promet des élections libres sous un an.

Mais si l'air du temps est à l'euphorie et à la volonté de construction d'un avenir, chacun avance ses pions et le bouillonnement est partout, loin du mythe de calme et de sérénité qui s'est bâti concernant cette période. Des manifestations très suivies éclatent à Barcelone, Madrid, Valence et Bilbao. Le nombre de victimes de l'ETA ne diminue pas. Le 30 février 1976, une amnistie de prisonniers politiques et idéologiques est annoncée. Mais de sérieuses menaces se dressent, comme le 2 décembre 1976, l'enlèvement du président du conseil d'état par le GRAPO ou le 24 février 1977, l'attentat de Atocha dans lequel cinq membres des CCOO, proches du PCE, trouvent la mort.

En matière d'avancées, un des moments charnière est le 9 avril 1977 avec la légalisation du PCE, jusque là impensable. Le 15 juin 1977 ont lieu les premières élections démocratiques en plus de quarante ans, dont l'UCD d'Adolfo Suárez sort victorieuse. A partir de là, et alors qu'il était l'un des cadres du régime franquiste, celui-ci va se trouver engagé dans une double tension que l'on pourrait synthétiser dans la formule cryptique suivante : « qui et que changer dans la forme pour que quoi soit maintenu ou évolue ? ». Il s'avère assez vite que le but ne sera pas de changer quelques éléments de surface pour que l'héritage franquiste reste en place, mais au contraire de trouver un régime politique dont les valeurs essentielles seraient similaires à celle de la deuxième République contre laquelle Franco avait levé l'armée en 1936.

Le 23 octobre 1977, le président Josep Tarradellas rentre d'exil dans le but de rétablir en Catalogne la *Generalitat*, avec un statut d'autonomie, comme accordé sous la II^e République dès 1931 puis annulé par Franco dans sa volonté de centralisme totalitaire.

Toutes ces étapes franchies, le pas transitionnel en matière d'institutions est franchi le 6 décembre 1978, lorsque 87,9% des votants disent oui par référendum à la Constitution qui fait

de l'Espagne un « Etat des Autonomies », au terme de plusieurs mois de consultations et de rédaction.

Le manque de rupture totale avec le franquisme, l'insécurité et le terrorisme de l'ETA, qui fait en quelques années des centaines de victimes¹, font monter le pessimisme et la peur. Si en 1976 une large majorité d'espagnols préférerait que les décisions soient prises par le Parlement et en 1978 se définissait comme des démocrates inconditionnels, en 1980 un sondage de l'Institut Metroscopia mettait en évidence que seulement 50% des espagnols préféreraient la démocratie à toute autre forme de gouvernement, certains penchant même pour un retour à la dictature.

Quelques autres dates d'importance jalonnent le chemin de ce qu'on appelle encore la transition démocratique, dans le sens où elles révèlent une situation très différente de celle antérieure à la mort de Franco. Le 3 avril 1979, les premières élections municipales affichent une orientation en faveur du PSOE dans les grandes villes. Le 25 octobre 1979, les statuts d'autonomie sont accordés à la Catalogne et au Pays basque.

Pourtant le 29 janvier 1981, l'artisan de ces réformes, Adolfo Suárez, démissionne, n'ayant plus de soutien suffisant de son parti et voyant se multiplier les oppositions à sa politique. Cet homme, qui concevait la politique comme un spectacle, collaborateur loyal du franquisme, longtemps à la tête de TVE, avait pourtant par sa politique progressiste engagé l'Espagne dans la mutation institutionnelle. La Transition avait ses héros mais aussi ses victimes.

La date-clé en ce qui concerne l'avenir de cette Transition est sans doute le 23 F, 23 février 1981. Après plusieurs mois de menaces contre la démocratie, le coup d'état raté du lieutenant colonel Antonio Tejero aux Cortes, lors de l'investiture en tant que chef du gouvernement de Leopoldo Calvo Sotelo, installe par son issue favorable le roi comme garant du processus démocratique. Cet événement que beaucoup ont considéré comme la fin de la Transition fait à lui seul l'objet de l'œuvre de Javier Cercas, *Anatomía de un instante*, publiée en 2009. Le romancier-essayiste le considère comme « *una de las historias decisivas de los últimos setenta años de historia española*² » (Cercas 2009 : 25), 388 pages pour tenter de comprendre s'il s'agissait par là d'un triomphe total de la démocratie ou de l'échec de celle-ci. Dans un texte qui oscille entre analyse et interprétation, l'auteur scrute les quelques instants du coup d'état où Adolfo Suárez est stoïquement resté assis sur les bancs du Parlement face aux tirs des militaires putschistes. A travers la mise en regard des instants fatidiques, décrits en italique au début de chaque chapitre, et un corps du texte, dense et informatif, il met en perspective les enjeux complexes de la période. Il installe sur une temporalité plus large une nécessaire transition qui n'en porte pas le nom : « *el 23 de febrero no sólo puso fin a la transición y a la posguerra franquista : el 23 de febrero puso fin a la guerra* »³. (Cercas 2009 : 428)

L'échec complet du coup d'état est ce qui a fait, selon lui, que la monarchie parlementaire apparaisse comme le seul système démocratique « vraisemblable » en Espagne, de même que

¹ A titre de comparaison, les victimes revendiquées par ETA sur toute sa durée d'existence sont d'environ 829, dont 118 sur l'année 1980 seulement.

² Nous proposerons notre traduction en français des citations espagnoles, suivie de la mention (nt), afin d'en éclairer le contenu. Ici : « une des histoires décisives des soixante dernières années d'histoire espagnole » (nt).

³ « le 23-F n'a pas seulement mis fin à la transition et à l'après-guerre franquiste : le 23 février a mis fin à la guerre » (nt).

seul un autre coup d'état pouvait annuler le coup d'état du 18 juillet 1936 qui avait engendré la Guerre Civile.

A la suite de cet événement majeur, l'alternance politique au gouvernement, signe d'un ancrage démocratique, se fait le 28 octobre 1982. Aux élections législatives le PSOE de Felipe González obtient la majorité. Est-ce alors la fin de la transition politique, lorsque, emblème de la réconciliation réelle, les héritiers des perdants de la guerre civile gouvernent à nouveau ? Et lorsqu'en 1993 elle signe le traité de Maastricht qui scelle son entrée définitive et effective dans l'Union Européenne après l'adhésion signée en 1985, l'Espagne a peut-être alors fini sa transition sur la scène internationale.

Mais, alors que tous utilisent le même terme de Transition avec un contenu variable, qu'en est-il dans les esprits ? Après la disparition de Franco, dans ce pacte pour la réforme (*reforma pactada*) au niveau de la société se dessinent deux périodes, dont il faut encore nuancer la réalité : l'euphorie démocratique, à peu près jusqu'en 1978, et le désenchantement (*desencanto*), vers 1979-82, même si ce terme apparaît dès 1976, dans le titre d'un film de Jaime Chávarri. L'écrivain Benjamín Prado évoque ces années en y percevant une double période, « *los alegres ochenta* »⁴, avec le boom culturel madrilène de la Movida, précédant « *los fúnebres noventa* ». (Prado : 35 et 52)

La Transition renvoie également à une série de clichés. Il s'est longtemps dégagé une vision idéalisée de son développement qualifié de modéré, raisonnable, un calme qui semble ignorer l'agitation sociale et les violences de l'époque. A la mort du *Caudillo*, il existait une aspiration majoritaire à la démocratie, mais réaliser le passage était un défi politique et c'est cette réussite qu'a surtout retenue l'opinion publique. Processus éminemment politique, il est pourtant paradoxal car si ce n'est pas l'opposition qui a dirigé le processus, c'est son programme qui a été mis en œuvre. En sus, ce que le romancier Manuel Vázquez Montalbán a appelé « le pacte de l'oubli », dans le sillage du pacte de la Moncloa, a scellé le silence des partis politiques alors qu'ils décidaient de forger ensemble la démocratie⁵, en l'enracinant dans la loi de 1977 qui accordait l'amnistie aux agents administratifs du franquisme. La presse a été partie prenante de cette transition, avec en particulier, le 4 Mai 1976, l'apparition d'un nouvel acteur, *El País*, nouveau quotidien vite devenu la représentation médiatique de l'Espagne moderne, pro-européenne et pluraliste.

En 1996 le sociologue et politologue Juan J. Linz⁶ disait : « La transition c'est déjà de l'histoire », l'histoire d'une transition entre deux systèmes politiques — dictature et monarchie parlementaire — mais, aussi, entre deux périodes de l'histoire espagnole, celle de l'Espagne repliée sur elle-même et celle de l'Espagne ouverte, ce qui est plus imprécis.

Si une lecture manichéenne avait installé le mythe d'une Transition modélisante⁷, c'est cette même tendance manichéenne qui a fait se retourner la perspective depuis le début des années

⁴ « les heureuses années 80 » et « les funèbres années 90 » (nt).

⁵ Juan J. Linz, « Transiciones a la democracia » : « *Para poder triunfar requiere también la cooperación de la oposición democrática, como se demostró en la transición de España* » (Linz : 17). Cet article résume un travail de recherche intitulé « Transition to democracy : a comparative perspective » et présenté lors de ta Table Ronde de la International Political Science Association à Tokyo.

⁶ Juan J. Linz, professeur à Yale a produit de nombreux travaux sur la question des transitions, s'intéressant aussi précisément à la Transition espagnole.

⁷ Le cas espagnol, conçu comme modèle des transitions ; voir les travaux de Kenneth Maxwell.

2000. Car le regard porté par beaucoup aujourd'hui, tant à gauche qu'à droite, est souvent celui d'une transition vue comme une trahison.

Le «pacte de l'oubli» s'avère problématique et beaucoup refusent maintenant de le considérer comme un acquis sans questionnement. Benjamín Prado écrit dans son roman *Mala gente que camina* : «*a base de hablar de la reconciliación nacional, no se ha intentado pasar página, sino arrancarla*» (Prado : 124) ou «*lo que se pactó en España con la Transición fue echar tierra encima de demasiadas cosas*⁸» (Prado : 283).

En effet, on peut se demander comment il fut concevable d'arriver à un pacte entre gouvernement et opposition, en fait, pourquoi la Transition fut possible. Pour ce faire, on sous-entend qu'il y eut nécessité d'une trahison des leaders anti-franquistes lorsqu'ils permirent que la démocratie constitutionnelle réponde aux besoins et aux projets des héritiers du franquisme qui entendaient faire changer les choses. Mais c'est parce que ce «pacte de l'oubli» est souvent pris comme point de départ du changement, et non d'arrivée. En effet, le régime franquiste était en crise, condition première et essentielle de la Transition. Une transition économique et sociale était déjà en marche depuis l'appel de l'Espagne au tourisme dans les années 60 et l'ouverture sur le monde, à cette période également, les importants changements socio-économiques se doublant de changements culturels dans les années 60 et 70. A la mort du dictateur, même si l'appareil répressif avait intégralement été maintenu, le régime ressemblait plus à une coquille vide, faite de solitude culturelle et politique. Tout comme le passage par un système transitoire qui conservait la forme ancienne pendant un temps, alors que s'y introduisaient des ouvertures vers d'autres formes, nouvelles. Or cet élément aussi est mal assumé aujourd'hui par ses partisans, car il revient à remettre en question le mythe de la force du régime, pourtant définitivement affaibli avant la disparition de son chef suprême. La nécessité de périodiser pour interroger le terme de Transition apparaît là encore.

Un autre regard a alors commencé à se porter sur la Transition. On cherche à la comprendre et à la cerner et elle devient objet d'analyse entre spécialistes⁹. Les colloques et ouvrages collectifs¹⁰ se multiplient en Espagne et à l'étranger. Un site internet y est consacré depuis 2007 : «*Transición.org*¹¹», qui mêle analyses et documents authentiques.

Depuis qu'elle est objet d'étude, des voix s'élèvent de toutes parts pour signaler les limites et erreurs de cette Transition. Elle, sur laquelle s'était fait le consensus, est désormais utilisée dans la bataille politique, instrumentalisée. Pour beaucoup, les faiblesses de la démocratie actuelle sont imputables à la Transition et à ses acteurs. On met en évidence ses failles et ses compromissions, réelles ou présumées. Quittant le seul champ politique, le débat se fait public

⁸ «à force de parler de réconciliation nationale, on n'a pas essayé de tourner la page, mais de l'arracher» (nt) ou «le pacte qui a été fait en Espagne pour la Transition a été d'ensevelir bien trop de choses» (nt).

⁹ Sur le rôle des sociologues dans la fin du franquisme, voir les travaux de Serge Buj.

¹⁰ Voir ouvrage collectif coordonné par Carmen Molinero, *La transición, treinta años después – De la dictadura a la consolidación de la democracia*. Cf également le réseau de chercheurs sur mémoire et fiction, coordonné par l'université de Aarhus, au Danemark, depuis 2012 (redmemorianarración) etc,

¹¹ La Fundación Transición Española a été créée en février 2007 par de nombreuses personnes, dont plusieurs ont elles-mêmes participé au processus de transition vers la démocratie et peuvent occuper aujourd'hui comme hier des fonctions dans l'administration de l'état. Certaines étaient liées à l'époque à l'UCD, mais les organisateurs disent rester ouverts à toute contribution, indépendamment de la tendance politique présente ou passée. <http://www.transicion.org/11presentacion.php>

et médiatique et divise l'Espagne. On assiste à une nouvelle polarisation du pays, les deux Espagne brandissant leurs victimes dans un combat pour la mémoire historique : nouvelle vague de béatifications par le Vatican de religieux espagnols exécutés par la gauche, d'un côté ; de l'autre, multiplication des revendications autour des crimes du franquisme. La « Loi de mémoire historique » du 31 octobre 2007 voulue par le PSOE de José Luis Rodríguez Zapatero permet l'ouverture de fosses communes, donne la nationalité espagnole aux descendants d'exilés, demande la dépolitisation du *Valle de los Caídos*, etc, le médiatique juge Garzón s'attelant aussi à plusieurs causes... avant d'être débouté.

Alors que cette « Loi de mémoire historique » aurait pu être vue comme la fin de la Transition, elle s'avère en fait être la fin de la réconciliation qui a caractérisé la Transition. La haine est ravivée entre droite et gauche. Le débat politique montre que la droite n'a pas fait sa transition ou du moins que la transition mentale n'est pas achevée.

Dans ce contexte de tension renouvelée, la littérature s'est emparée du sujet. Selon Benjamin Prado, « *la ficción es uno de los dos únicos territorios en que es posible esconderse de los abogados. El otro es el cementerio* »¹². (Prado : 421) Les romanciers interviennent, et dans certains cas, font de leurs œuvres un terrain d'investigation qui ouvre lui-même de nouvelles pistes de réflexion dans la société. Pour ne citer que quelques exemples que nous citerons dans ce texte : Javier Cercas avec *Soldados de Salamina* (Cercas 2001) sur la question de l'oubli officiel, roman-clé qui a ouvert la voie à une vague de « littérature de la mémoire » ; puis *Anatomía de un instante* (Cercas 2009) sur le 23F, qui réhabilite en la nuanciant la figure de l'homme politique central de la Transition, Adolfo Suárez ; ou encore Benjamín Prado avec *Mala gente que camina* et une enquête sur le sujet tabou et méconnu des disparitions d'enfants sous la dictature.

Le processus de Transition est réinterprété à la lumière des projets pour le présent. On y cherche les objectifs qui pourraient être ceux de la démocratie espagnole au XXI^e siècle. Et la question se pose : peut-on — faut-il ? — encore maintenir le consensus, même sur les aspects sensibles de la restructuration politique dans une « Espagne des autonomies » toujours agitée par les tensions dans certaines de ses communautés autonomes, comme les violents remous indépendantistes actuels en Catalogne ? Ou bien le temps est-il maintenant là pour une deuxième transition qui permette d'aller plus loin sur les points précédents ?

On l'a compris, pour réfléchir à la Transition espagnole, il est indispensable de penser les différents temps, économique, social, politique, culturel, selon l'idée du continuum de Braudel. Cela demande de considérer des éléments divers et parfois infimes qui constituent des séries qui se superposent et se conditionnent mutuellement. Il ne s'agit pas pour nous de mener une analyse historique. Par conséquent, notre regard ne portera pas tant sur la chose en elle-même que sur ses répercussions en littérature dans les deux axes qui permettent d'examiner le rapport entre texte et contexte : la production littéraire et l'inscription de l'événement ou de la situation dans le texte.

Répercussions dans la littérature

Emmanuel Bouju a étudié statistiquement ce qu'a produit la fiction espagnole pendant les années dites de Transition dans *Réinventer la littérature. Démocratisation et modèles*

¹² « la fiction est l'un des deux seuls territoires où il est possible de se cacher des avocats. L'autre est le cimetière. » (nt).

romanesques dans l'Espagne post-franquiste et fait apparaître une évolution. Si la fiction fait preuve d'une grande richesse, dans un premier temps on trouve peu d'analyses sur les questions politiques, même si certaines œuvres s'inspirent du processus de Transition : en 1977, *Señor ex ministro* de Luca de Tena, en 1978 *El disputado voto del señor Cayo* de Miguel Delibes, ou encore de l'auteur le plus lu à cette période, Fernando Vizcaíno Casas, *De camisa vieja a chaqueta nueva* en 1976, en 1978 *Y al tercer año resucitó*, ou en 1980 *¡Viva Franco (con perdón)!*. Les auteurs sentent qu'ils peuvent abandonner le climat de résistance et se centrer sur des préoccupations plus individualistes. S'il existe une littérature qui se penche sur l'actualité sous l'angle des difficultés sociales, des scandales, on trouve moins de dogmes socio-politiques voire peu de questionnements sur la période historique en cours. A cet égard les romans noirs de Manuel Vázquez Montalbán occupent une place spécifique¹³ dans la mesure où ils visent déjà à dénoncer les discours univoques. Pendant un certain temps encore, il y a silence sur les événements passés et les mouvements de fond dont on sait qu'ils constituent la Transition elle-même. C'est une apparente réconciliation après un drame collectif dont le souvenir est encore vif, mais qui s'avère tout autant due à l'individualisme issu du *desencanto*. Il faut attendre la deuxième moitié des années 80 pour que l'expérience de la génération qui a connu la fin du franquisme se fasse une place dans les romans.

Sur les étals, les romans rangés par les éditeurs sous le label « historiques » fleurissent¹⁴. Les auteurs, qui trouvaient déjà dans le XX^e siècle espagnol un contexte propice à l'installation de leurs fictions¹⁵, mènent une interrogation de plus en plus directe sur la réalité du franquisme. A tel point que la présence de la problématique de la mémoire en littérature semble configurer un genre littéraire dès les années 80, avec un sous-genre qui serait le roman de la Transition. Certes, il peut être relié à une caractérisation socio-générationnelle des auteurs. Mais au niveau épistémologique, les questions sur les termes employés se multiplient : réappropriation de la mémoire, mémoire des vaincus, des victimes, mouvement mémoriel, romans de la mémoire, roman historique, roman de la mémoire historique...

Todorov précise dans *Los abusos de la memoria* qu'il existe une différence entre la récupération du passé et son utilisation. Pour comprendre l'enjeu de ce foisonnement littéraire, il convient de cesser d'opposer mémoire et oubli, car cela présuppose qu'il existerait une mémoire objective et donc unique, qui contiendrait les représentations du passé récent. Et pourtant dans un même regard en arrière, on voit adopter des attitudes diamétralement opposées qui vont de l'auto-culpabilisation à l'affirmation d'une innocence partielle, et jusqu'à l'absence totale de culpabilité. C'est donc dans les failles des discours univoques que la fiction va se glisser avec profit.

¹³ José María Izquierdo parle à leur égard de « *novelas morales* », www.enmitg.com/izquierdo/literatura/mvm/moderna.pdf, p. 94.

¹⁴ E. Bouju a montré que les romans ayant un explicite ancrage historique sur le XX^e siècle — avant-guerre, Guerre Civile, après-guerre — sont majoritaires durant toute la période. Cet ancrage apparaît comme plus nécessaire après 1976 car leur part passe de 55% à 70% du corpus entre 72 et 86. Cette idée peut être affinée en examinant le point d'ancrage historique. Majoritairement, il s'agit de l'après-guerre. Cette période acquiert au fil du temps une prédominance écrasante dans les romans dits ancrés historiquement. Elle passe de 58 %, sur la période 1972-76, à 80 %, sur 1982-86. Le poids de la Guerre Civile s'amenuise progressivement entre ces dates, pour ensuite connaître un regain d'intérêt. La période d'avant-guerre reste en revanche minoritaire.

¹⁵ Par exemple différents romans de Almudena Grandes, dont la série « *Episodios de una guerra interminable* ».

Dans ce contexte de manipulation des discours par les pouvoirs, de revendication et d'appropriation des notions de normalité par les uns ou les autres, les écrivains tentent de se situer dans une double dimension esthétique et sociale. En réfléchissant d'abord à leur légitimité, ils interrogent le rapport entre littérature et histoire. Pour Antonio Muñoz Molina, la littérature a un devoir de mémoire et c'est en replaçant l'histoire individuelle dans le destin collectif que le personnage, le lecteur et l'écrivain retrouvent les fondements de leur identité. Avec Manuel Vázquez Montalbán, l'écriture est une forme de résistance ; écrire est un exercice de prise de conscience d'une réalité qui se porte au secours de l'identité, personnelle et collective, enterrée sous une fausse identité créée par la politique.

Javier Cercas, lui, revendique son statut de romancier pour la latitude qu'il lui laisse :

Yo no era un historiador, ni siquiera un periodista, sino sólo un escritor de ficciones, así que estaba autorizado por la realidad a tomarme con ella cuantas licencias fueran necesarias, porque la novela es un género que no responde ante la realidad, sino ante sí misma¹⁶. (Cercas 2001 : 21-22)

Dans le sillage des licences que chacun sent pouvoir prendre avec la réalité en matière de fiction, se greffe la problématique de la nature de l'écrit. En effet ces années-là se développe le brouillage des frontières génériques, par le biais d'un recours toujours plus fréquent aux marqueurs de factualité que sont les documents, archives ou témoignages¹⁷, brouillage d'autant plus complexe que ces modalités d'écriture peuvent ensuite elles-mêmes être subverties, par l'usage de « vrais-faux » documents, entre autres. Javier Cercas a saisi l'enjeu de cette question lorsqu'il publie *Anatomía de un instante*, « essai en forme de chronique ou chronique en forme d'essai » dit la quatrième de couverture. Il a déjà écrit cinq romans mais il précise que « ce livre n'est pas une fiction ». L'enjeu générique qui situe l'écriture face à la problématique historiographique transparait dans le titre des chapitres, marquant cette hésitation. Le titre du prologue est « *Epílogo de una novela* » et le titre de l'Epilogue est « *Prólogo de una novela* ». La tentation du roman est bien là : « *No hay novelista que no haya experimentado alguna vez la sensación presuntuosa de que la realidad le está reclamando una novela, de que no es él quien busca una novela, sino una novela quien lo está buscando a él.* »¹⁸ (Cercas 2009 : 16)

Toutefois ce conflit entre réalité historique et écriture fictionnelle semble ici tranché en faveur de la première :

(...) comprendí que los hechos del 23 de febrero poseían por sí mismos toda la fuerza dramática y el potencial simbólico que exigimos de la literatura y comprendí que, aunque yo fuera un escritor de ficciones, por una vez la realidad me importaba más que la ficción o me importaba demasiado como para querer reinventarla sustituyéndola por una realidad alternativa.¹⁹ (Cercas 2009 : 24)

¹⁶ « Je n'étais pas un historien, même pas un journaliste, mais un simple écrivain de fictions, de sorte que la réalité m'autorisait à prendre avec elle autant de libertés qu'il pouvait être nécessaire, parce le roman est un genre qui ne répond pas devant la réalité, mais devant lui-même » (nt).

¹⁷ Dès 1975, Eduardo Mendoza avec *La verdad sobre el caso Savolta* avait commencé ce travail sur les sources et le mélange des voix narratives.

¹⁸ « Epilogue d'un roman » et « Prologue d'un roman » ; « Il n'existe pas de romancier qui n'ait ressenti parfois la sensation présomptueuse que la réalité lui réclame un roman, que ce n'est pas lui qui cherche un roman, mais un roman qui le cherche, lui » (nt).

¹⁹ *Id.*, p. 24. « je compris que les faits du 23 février possédaient en eux-mêmes toute la force dramatique et le potentiel symbolique que nous demandons à la littérature et je compris que, même si

Mais des marques d'interprétation, d'imagination et donc de fiction, demeurent dans les vides laissés par l'enquête.

Alors plusieurs romanciers espagnols, tels que Javier Cercas, choisissent de ne pas opposer fiction et histoire, l'une étant seule à même de venir au secours de l'autre. Car c'est bien un personnage de fiction, Miralles, qui est peut-être la solution au mystère de ce soldat anonyme ayant laissé la vie sauve à l'écrivain phalangiste Rafael Sánchez Mazas, devenu personnage référentiel dans *Soldados de Salamina*, lors de sa fuite après son exécution ratée. Et pourquoi alors opposer les différentes formes d'expression ? Dans une phrase qui revient comme un écho dans le roman pour signifier la difficulté à dire, l'auteur réunit les divers types de parole dans le projet plus vaste d'atteindre l'essentiel et de parvenir à le communiquer :

(...) algo que elude a las palabras como el agua del arroyo elude a la piedra, porque las palabras sólo están hechas para decirse a sí mismas, para decir lo decible, es decir todo excepto lo que nos gobierna o hace vivir o concierne o somos o es este soldado anónimo y derrotado que ahora mira a ese hombre cuyo cuerpo casi se confunde con la tierra y el agua marrón de la hoya²⁰ (Cercas 2001 : 102)

Parce que l'écriture de tout roman s'inscrit dans une époque et que la littérature constitue un espace d'expression de la mémoire au sein de la société, il n'est pas étonnant de trouver maintes occurrences de la Transition fictionnalisée par la littérature²¹. Des éléments se glissent dans les diégèses avec divers degrés d'analyse. Les romans apparaissent alors comme des lieux de mémoire par lesquels se fait le travail de deuil ou d'enracinement dans une réalité même adverse.

Nous prendrons ici des exemples tirés de deux romans, à une distance de quinze ans, pour y retrouver le processus que nous avons balisé ci-dessus. Il est évoqué par petites touches, de manière chronologique mais heurtée, dans la précoce *Autobiografía del General Franco* de Manuel Vázquez Montalbán dès 1992. Marcia Pombo, vieil écrivain obscur, au passé anti-franquiste, incarcéré pour sa lutte au PCE, s'y voit confier par une maison d'édition de tradition franquiste la tâche d'écrire à la première personne une biographie de Franco. Avec la saga familiale *El corazón helado* en 2007, Almudena Grandes tente d'apporter des réponses face à la mémoire fragmentaire des différents personnages autour de la figure de Julio Carrión. Nous entrecroiserons plusieurs citations²² afin d'y observer traces et témoignages qui prolongent et fixent les différentes étapes :

j'étais un écrivain de fictions, pour une fois la réalité m'importait plus que la fiction ou qu'elle m'importait trop pour que je veuille la réinventer en la remplaçant par une réalité alternative » (nt).

²⁰ « quelque chose qui évite les mots comme l'eau du ruisseau évite la pierre, parce que les mots sont seulement faits pour se dire eux-mêmes, pour dire ce qui est dicible, c'est-à-dire tout sauf ce qui nous gouverne ou nous fait vivre ou nous concerne ou ce que nous sommes ou ce qu'est ce soldat anonyme et vaincu qui à présent regarde cet homme dont le corps se confond presque avec la terre et l'eau marron de la fosse » (nt).

²¹ L'auteur Javier Cercas continue de fouiller la Transition dans *Las leyes de la frontera* (2012) et en particulier *El impostor* (2014) où l'auteur interroge la notion de réalité et de fiction au regard de celles de mensonge, falsification et témoignage.

²² Une grande quantité de citations (avec une traduction en note) est convoquée ici afin de mettre en évidence le cheminement thématique, tel qu'évoqué dans notre première partie.

-l'observation d'un « avant » où être vaincu est une définition : « *los recuerdos de la guerra, pero sobre todo de la posguerra, en torno a la condición de vencido de mi padre* », « *el miedo como instrumento de supervivencia*²³ ». (Vázquez Montalbán : 13)

-un anti-franquisme qui se fait jour progressivement : « *casi todos los que nos hicimos antifranquistas, independientemente del bando de nuestras familias durante la guerra y la posguerra, tomamos la decisión ante la fealdad moral y estética del régimen, su mediocre y a la vez brutal ridiculez de fascismo enano, su liturgia babeante y diríase etílica...*²⁴ ». (Vázquez Montalbán : 13)

-un élément de transition avant qu'elle ne s'appelle ainsi, la politisation de l'Université : « *una universidad anterior a la ya muy politizada que viví en el último curso (1956-57)* »²⁵. (Vázquez Montalbán : 12)

-pendant la maladie de Franco, face à la peur d'un « après » inconnu, on met en marche des plans spéciaux pour éviter « *¿el caos?, la revolución?* »²⁶, pour essayer de « *sobrevivir sobreviviéndole* ». (Vázquez Montalbán : 688-690)

-la question de l'héritage politique demeure toutefois : « *se les ha muerto el jefe. Estarán asustados.*²⁷ » et « *¿Qué pasa en la calle? De momento, nada.* » (Vázquez Montalbán : 693)

-des acteurs pour une transition, sans majuscule cette fois, qui se joue avec les mêmes personnes, comme l'éditeur Julio qui se fond dans l'esprit du moment :

Emergió como lo que era, un antifranquista secreto, que había actuado como un exiliado interior a lo largo de su vida, pero dando las suficientes claves como para que la sociedad civil antifranquista lo tuviera por uno de los suyos. Esta actitud era lo que más necesitaba la transición. No requería heroísmos excesivos, testimonios demasiado duros de la crueldad franquista. ¿Quién estaba interesado en contrastar su propia abstención? » et « era un héroe ligero, como pedían los tiempos »²⁸. (Vázquez Montalbán : 19)

C'est cette même idée que l'on retrouve chez Julio Carrión, homme d'affaires respecté dans l'Espagne actuelle, à la double vie sous la dictature et qui dispose dans la démocratie

²³ « les souvenirs de la guerre, mais surtout de l'après-guerre, autour de la condition de vaincu de mon père » ; « la peur comme instrument de survie » (nt).

²⁴ « presque nous tous qui devînmes anti-franquistes, indépendamment du camp de nos familles pendant la guerre et l'après-guerre, nous en primes la décision devant la laideur morale et esthétique du régime, son médiocre mais aussi brutal côté ridicule de fascisme nain, sa liturgie baveuse et, pourrait-on dire, éthylique... » (nt).

²⁵ « une université antérieure à celle, déjà très politisée que je connus lors de ma dernière année d'études » (nt).

²⁶ « le chaos ? la révolution ? » ; « survivre en lui survivant » (nt).

²⁷ « leur chef est mort. Ils doivent avoir peur » ; « Que se passe-t-il dans la rue ? Pour le moment, rien » (nt).

²⁸ « il apparut tel qu'il était, anti-franquiste en secret, qui avait agi comme un exilé intérieur tout au long de sa vie, mais qui envoyait les signaux suffisants pour que la société civile franquiste le considère comme l'un des siens. Cette attitude était celle qui convenait le mieux à la transition. Elle n'avait pas besoin d'héroïsmes excessifs, de témoignages trop durs de la cruauté franquiste. Qui avait envie de mettre en évidence sa propre abstention ? » ; « c'était un héros léger, comme le demandait l'époque » (nt).

retrouvée de deux documents d'identité opposés attestant d'actions antagonistes, et à utiliser selon les circonstances : « *nunca Julio Carrión González volvería a ir con los que pierden* »²⁹. (Grandes 2007 : 191)

-des faits de la Transition listés et exposés dans leur simultanité et leur lien de causalité :

*El rey cesó a Arias, se autoliquidó el movimiento, tal como lo oye. Volvieron los partidos políticos, el comunista incluido (...). Sus leales más inteligentes se hicieron demócratas porque ya lo era una sociedad dominada por una élite extensa de pequeña burguesía algo culta y consumista y aunque la extrema derecha aún cumplió la tarea de amedrentar al público (...) advirtiéndonos de lo peligroso que sería dar un bandazo excesivamente rupturista, casi todo el mundo se dio por satisfecho porque dos años después hubo elecciones generales y ganaron los centristas*³⁰. (Vázquez Montalbán : 693-4)

-des politiques dont la victoire est décryptée :

*Los socialistas recibieron el beneficio de la memoria y de la desmemoria : fueron muchos los que les votaron porque había sido la izquierda mayoritaria hasta 1936 y otros los que también les votaron porque no les ofendieron con excesivas audacias resistenciales a partir de 1939. En cambio los comunistas asustaron al público, salieron al escenario con sus mártires, sus héroes excesivos (...) comprendí que la historia no iba a ser como se la merecían*³¹. (Vázquez Montalbán : 694)

-des avancées et de nouveaux défis :

*Hubo conspiraciones de militares, pero no demasiado respaldadas por tramas civiles, ni por el poder económico, ni por la Iglesia y fue avanzando esta democracia, como una capa de melaza sobre las tostadas de los desayunos tranquilos y rutinarios, aunque de vez en cuando el terrorismo vasco sigue matando y no faltan profetas de una posible desvertebración de España cuando se consume la unidad europea*³². (Vázquez Montalbán : 694)

²⁹ « jamais Julio Carrión González ne retournerait du côté de ceux qui perdent » (nt).

³⁰ « Le roi limogea Arias, le mouvement se liquida tout seul, oui vous entendez bien. Les partis politiques revinrent, y compris le parti communiste (...). Les plus intelligents de ceux qui lui étaient loyaux devinrent démocrates parce que l'était déjà une société dominée par une large élite de petite-bourgeoisie, un peu cultivée et avide de consommer, et bien que l'extrême-droite remplît encore la mission d'effrayer le public (...) en nous prévenant du danger que représenterait le fait de donner un coup de barre excessif en matière de rupture, presque tout le monde se considéra comme satisfait parce que deux ans après il y eut des élections générales et les centristes gagnèrent » (nt).

³¹ « les socialistes tirèrent profit de la mémoire et de l'absence de mémoire : nombreux furent ceux qui votèrent pour eux parce que la gauche avait été majoritaire jusqu'en 1936 et d'autres aussi votèrent pour eux parce qu'ils ne les offensèrent pas avec une audace excessive dans la résistance à partir de 1939. En revanche les communistes effrayèrent le public, ils vinrent sur scène avec leurs martyrs, leurs héros excessifs (...) je compris que l'histoire n'allait être comme ils l'auraient méritée » (nt).

³² « Il y eut des conspirations de militaires, mais pas tellement soutenues par des réseaux civils, ni par le pouvoir économique, ni par l'Eglise, et cette démocratie continua à avancer, comme une couche de mélasse sur les tartines des petits-déjeuners tranquilles et routiniers, bien que de temps en temps le terrorisme basque continue à tuer et qu'il ne manque jamais un prophète pour annoncer un possible démembrement de l'Espagne lorsque l'unité européenne serait consommée » (nt).

-la lancinante question du retour s'ajoute pour les exilés : « *conversaciones fabricadas con todos los tiempos, modos y perífrasis posibles del verbo volver* »³³ (Grandes 2007 : 33). Avec l'identité de l'espagnol exilé, l'auteure questionne la notion de pays. Peut-être la transition commence-t-elle dès que le retour de certains est possible ? Ou peut-on croire qu'à la mort de Franco le problème est réglé : « *muerto el perro, se acabó la rabia* »³⁴ (Grandes 2007 : 43) ? En réalité, il y a cohabitation de deux sortes d'espagnols pendant cette Transition : « *otros españoles. Mucho más jóvenes y muy distintos, frutos amargos de la España de Franco* »³⁵, mais qui se rejoignent dans « *una fiesta española, salvaje y sombría, feliz y luminosa* ». (Grandes 2007 : 45 et 41)

-le « pacte de l'oubli » semble justifié : « *para vivir aquí, hay cosas que es mejor no saber. Incluso no entender (...) un país donde los suyos no requerían explicación, ni reflexión alguna* »³⁶ et « *Pasaron muchos años y muchas cosas en España, al principio muy deprisa, más despacio después, mientras los deseos y la realidad aprendían a encajar en sus moldes flamantes, nuevos pero estrechos* » (Grandes 2007 : 101 et 102).

Partout on lit la difficulté d'assumer un passé familial de collaboration avec le franquisme. Et lorsque chacun tente de faire son bilan familial, il porte à son débit ou crédit ce qui dans le présent est bien vu : « *los rubores que pasó en su adolescencia cuando tuvo que asumir el colaboracionismo con el franquismo de parte de su familia, aunque contaba con su haber con un hermano de su madre fusilado por los nacionales después de un sumarísimo de pantomima* »³⁷ (Vázquez Montalbán : 11). Ou : « *Capitán, republicano, exiliado, rojo, palabras preciosas como joyas, como monedas, como manantial de agua fresca* »³⁸ (Grandes 2007 : 42).

Il s'avère nécessaire pour les vaincus de la guerre civile de « récupérer » comme il a souvent été dit, ou plutôt trouver une mémoire, dans un premier temps perçue comme univoque : « *la temerosa devoción con la que los vencidos de la guerra civil recuperaban su memoria a oscuras y entre visillos* »³⁹ (Vázquez Montalbán : 11).

On le constate, dans cet entre-deux temporel, chacun tente de se sauver soi-même en dépassant les actions des parents ; mais faut-il pour autant oublier ? On le voit, toute la problématique mentale de la Transition se glisse dans les romans, reflet d'une préoccupation de plus en plus répandue.

³³. « des conversations faites sur tous les temps, modes et avec toutes les périphrases du verbe revenir » (nt).

³⁴ « une fois le chien mort, c'en était fini de la rage » (nt).

³⁵ « d'autres espagnols. Beaucoup plus jeunes et très différents, fruits amers de l'Espagne de Franco » ; « une fête espagnole, sauvage et sombre, heureuse et lumineuse » (nt).

³⁶ « pour vivre ici, il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas savoir. Même ne pas comprendre (...) un pays où les siens ne demandaient pas d'explications, aucune réflexion non plus » ; « Beaucoup d'années s'écoulèrent et beaucoup de choses se passèrent en Espagne, au début très vite, plus lentement ensuite, tandis que les désirs et la réalité apprenaient à entrer ensemble dans leurs moules flambant neufs, mais étroits » (nt).

³⁷ « la honte qu'il connut dans son adolescence lorsqu'il dut assumer la collaboration de sa famille avec le franquisme, même s'il avait à son crédit un frère de sa mère fusillé par les nationalistes après un simulacre de procès » (nt).

³⁸ « Capitaine, républicain, exilé, rouge, des mots beaux comme des bijoux, comme des pièces de monnaie, comme une source d'eau fraîche » (nt).

³⁹ « la craintive dévotion avec laquelle les vaincus de la guerre civile récupéraient leur mémoire dans l'ombre et derrière leurs rideaux » (nt).

Le rôle de l'écriture

Pour les personnages évoqués ci-dessus, la transmission par l'écriture et la lecture est une première réponse au besoin de se trouver une identité dans la démocratie. Il convient d'abord de faire savoir, pour fabriquer une mémoire : « *para los chicos todo es muy nuevo, o todo es muy viejo. (...) el otro día me preguntó : papá, ¿quién era Franco ? (...) tampoco es importante el cuándo y el dónde, sino el cómo* »⁴⁰ ce qui revient à « *sacarle del olvido y convertirle en memoria* » (Vázquez Montalbán : 25).

Cela permet également de forger une sensation d'appartenir à l'Histoire : « *le entusiasma mi historicidad : la guerra, la posguerra, la militancia en tiempos difíciles (...) mi hija no es historicista. Es una rebelde frustrada como su madre, pero desde la ahistoricidad* ». Car il devient clair que le plus grave serait l'oubli progressif : « *sin prisas pero sin pausas le estamos olvidando, general, y olvidar el franquismo es olvidar el antifranquismo, el esfuerzo cultural ético más generoso, melancólico y heroico en el que se resistieron puñados de mujeres y hombres.* »⁴¹ (Vázquez Montalbán : 696)

Il apparaît comme indispensable d'écrire pour contrer l'oubli ou, ce qui revient au même, dissiper le halo de vérité unique qui entoure le Caudillo et son système : « *el Estado, lo oficial, se ha portado bastante bien con ustedes y con usted. Apenas si ha habido revisiones críticas.* »⁴² (Vázquez Montalbán : 695-6)

La question du comment écrire devient centrale. Lorsque le commanditaire de la fausse autobiographie dans *Autobiografía...* propose de se venger de Franco en le tuant une nouvelle fois, mais littérairement cette fois, l'enjeu apparaît comme central : « *resucitarle para matarle. ¿No estoy en condiciones de cumplir el sueño de media España vencida ?* »⁴³ (Vázquez Montalbán : 28). Mais ce choix s'avère épineux car sur ce chemin les risques sont nombreux : « *No puedes dar a pie a que se diga que Franco es tu víctima, no puedes convertirlo en mártir de tu escritura.* » (Vázquez Montalbán : 28)

C'est bien la question de l'écriture de cette Transition qui se pose aux auteurs, car ce sont les enjeux de celle-ci qui construisent la mentalité collective. Comme l'a montré le philosophe espagnol Manuel Cruz⁴⁴, la mémoire est un ensemble de pratiques visant à la construction de

⁴⁰ « pour les gamins tout est tout neuf, ou tout est très ancien. (...) l'autre jour il m'a demandé : papa, qui était Franco ? (...), quand et où ça n'a pas d'importance, ce qui compte c'est comment » ; « le sortir de l'oubli et le transformer en mémoire » ; « mon historicité l'enthousiasmait : la guerre, l'après-guerre, les années de militantisme en des temps difficiles (...) ma fille n'est pas pour l'histoire. C'est une rebelle frustrée comme sa mère ; mais côté a-historicité » (nt).

⁴¹ « tout doucement mais sans arrêt, nous sommes en train de vous oublier, général, et oublier le franquisme c'est oublier l'anti-franquisme, l'effort culturel éthique le plus généreux, mélancolique et héroïque dans lequel a résisté une poignée de femmes et d'hommes » (nt).

⁴² « l'Etat, tout le côté officiel s'est plutôt bien comporté vis-à-vis de vous tous et de vous en personne. Il n'y a presque pas eu de révision critique » (nt).

⁴³ « le ressusciter pour le tuer. Ne suis-je pas en mesure de réaliser le rêve de la moitié de l'Espagne vaincue ? » ; « Tu ne peux pas prêter le flanc à ce qu'on dise que Franco est ta victime, tu ne peux pas le transformer en martyr de ton écriture » (nt).

⁴⁴ Manuel Cruz, avec *Las malas pasadas del pasado – Identidad, responsabilidad, historia* a obtenu le XXXIII^e Prix Anagrama d'Essai. Il est Professeur de philosophie contemporaine à l'université de Barcelone.

l'identité de chacun et de chaque société. Dans ce sens, elle ne conserve pas un stock d'informations, mais elle met en évidence ou attire l'attention sur certaines d'entre elles. Cette écriture de la mémoire a donc une double visée : celle d'une essence à comprendre ainsi que celle d'une identité à construire.

Dans ce processus de quête identitaire, Manuel Cruz estime que comprendre le présent c'est affronter le passé et s'engager vers un avenir. A l'échelle d'une société, il n'y aurait pas d'intelligibilité du passé sans une claire perception de son propre projet d'avenir, passé et futur étant deux faces inséparables de la même pièce, identité et mémoire étant donc unies. La quête du passé se révèle être une quête identitaire à laquelle le lecteur prend une part active pour découvrir dans le passé immédiat les racines du présent et de sa propre identité.

Lorsque les librairies sont envahies par les romans qui s'intéressent au passage à l'après-Franco, l'Histoire très récente n'est plus seulement montrée mais interrogée. Et cela s'accroît au cours des années 2000 quand sont publiés plusieurs romans qui contiennent des interrogations sur la façon dont la période franquiste est vécue par ses héritiers.

Sur ce point, la double question de la légitimité temporelle de celui qui écrit se pose. Soit qu'il n'ait pas, ou pas complètement, vécu la période et ne dispose donc que de témoignages indirects ou d'écrits provenant d'autres ; c'est la problématique des sources. Soit qu'il dispose déjà sur un événement des éléments que l'avenir a fournis, et donc impose une vision anachronique. Javier Cercas répond à cela par une nécessaire humilité dans le jugement a posteriori, mais qui ne limite pour autant pas le droit à une prise de position. Ainsi il porte un jugement sévère sur ceux qui aujourd'hui refusent de faire le bilan d'une histoire dont ils sont pourtant les héritiers :

*no veo ninguna razón para que quienes por edad no intervinimos en aquella historia no debamos celebrarla ; tampoco para pensar que, de haber tenido edad para intervenir, nosotros hubiésemos cometido menos errores que los que cometieron nuestros padres*⁴⁵. (Cercas 2009 : 434)

Ainsi les différents reproches qui peuvent être faits à la littérature en matière de légitimité trouvent leur réponse. Car il s'y forge surtout une identité nouvelle, par une recherche d'une essence du présent ancrée dans un passé peu éloigné mais si différent. Car le discours sur la Transition est devenu un enjeu, qui en tant que tel contient un risque pour l'avenir :

*(...) entregar el monopolio de la transición a la derecha – que ya se ha apresurado a aceptarlo glorificando esa época hasta el ridículo, es decir mistificándola-, mientras que la izquierda, cediendo al chantaje combinado de una juventud narcisista y de una izquierda ultramontana, parece por momentos dispuesta a desentenderse de ella como quien se desentiende de un legado enojoso*⁴⁶. (Cercas 2009 : 432)

⁴⁵ « je ne vois aucune raison pour que ceux qui, comme nous, du fait de leur âge ne sont pas intervenus dans cette histoire, ne devions pas en parler ; aucune non plus qui permette de penser que, si nous avions eu l'âge d'intervenir, nous aurions commis moins d'erreurs qu'en ont commises nos parents » (nt).

⁴⁶ « laisser le monopole de la transition à la droite –qui s'est déjà empressée de l'accepter en glorifiant jusqu'au ridicule cette époque, c'est-à-dire en la mystifiant,- tandis que la gauche, cédant aux chantages cumulés d'une jeunesse narcissique et d'une gauche ultramontaine, paraît parfois disposée à s'en désintéresser comme qui se désintéresserait d'un cadeau empoisonné » (nt).

La participation des écrivains semble donc s'avérer nécessaire et devient directe dans le débat ranimé autour de la Transition. Les formes évoluent avec la problématique d'un engagement renouvelé. Outre les questions du genre et des sources, on peut signaler un troisième point d'importance, le recours à la métafiction, une littérature qui donne ses propres clés de fabrication et où l'auteur se montre en train de créer l'œuvre et de réfléchir personnellement.

Mala gente que camina de Benjamin Prado est un roman qui évoque la situation assez mal connue des enfants disparus de la dictature franquiste à travers l'exemple d'un personnage de fiction adulte dont on apprend qu'il a été dans ce cas. Derrière le jeu de piste des récits enchâssés qui proposent une double enquête, dans le présent et dans le passé, il fourmille de citations et de considérations littéraires. Il est aussi extrêmement documenté, fruit d'une recherche personnelle de l'auteur sur un sujet quasiment jamais traité, à tel point qu'il contient même une bibliographie historique et n'est pas critiqué par les historiens eux-mêmes qui vont, à partir de cette œuvre, explorer le sujet avec leurs propres outils. Mais il offre surtout une prise de position du narrateur dans un système axiologique que l'auteur entend faire partager au lecteur :

*los dictadores no hacen la Historia, sólo la deshacen. No valen para más. Esa es mi opinión, por si les interesa. Y estoy seguro de que la mayor parte de los lectores que me sigan hasta el final de esta novela que me he visto obligado a escribir estarán de acuerdo conmigo. O eso, o es que no tienen corazón*⁴⁷. (Prado : 91)

Autobiografía del General Franco, de Manuel Vázquez Montalbán exploitait déjà, mais sous une autre forme, la ressource du récit enchâssé. Auteur très connu pour les quatorze titres déjà publiés à cette date dont le héros est le détective Pepe Carvalho, il avait déjà pu livrer, avec son roman *Galíndez* une réflexion sur le silence et la mémoire, sur la conduite personnelle et la conduite éthique. La quatrième de couverture situe *Autobiografía...* « entre l'essai historique et la fiction romanesque », et l'on voit que l'indétermination générique du texte de fiction basé sur des faits historiques et des sources diverses, le texte-mosaïque de Julia Kristeva, refait surface. La variété de sources n'est pas cachée au lecteur, par des guillemets pour les citations biographiques, hagiographiques ou historiques, mais aussi pour un lecteur plus averti, par des citations implicites ou des références intertextuelles.

Le vieil écrivain, Marcia Pombo, qui accepte la commande d'une pseudo- biographie de Franco écrit progressivement sur sept chapitres — en sus des « Introito » et « Epílogo » où s'établit l'histoire-cadre qui expose la vie de Pombo — se déroule la vie de Franco de sa naissance à El Ferrol en Galice à sa mort, ce qui constitue l'histoire encadrée. Mais le narrateur intercale, au départ prudemment puis de plus en plus nettement, des avis personnels, des commentaires d'historiens, observateurs ou acteurs des événements qui transmettent la vision de l'anti-franquisme à travers des notes, corrections, modifications, contradictions, allant de quelques lignes à plusieurs pages. C'est ainsi que s'élabore un roman dans le roman, une des caractéristiques de la métafiction. C'est un auteur fictif M. Pombo, et non Manuel Vázquez Montalbán, qui rédige à la première personne la vie du Général, biographie apocryphe, comme s'il s'agissait d'une autobiographie.

⁴⁷ « les dictateurs ne font pas l'histoire, ils ne font que la défaire. C'est mon opinion, au cas où ça vous intéresserait. Et je suis sûr que le plus grande partie des lecteurs qui me suivront jusqu'à la fin de ce roman que j'ai été dans l'obligation d'écrire seront d'accord avec moi. Ou alors c'est qu'ils n'ont pas de cœur. »

Plusieurs voix narratives s'entrecroisent avec un marquage typographique : les passages prétendument imputés à Franco apparaissent en italique alors que les autres sont en caractères normaux. Très vite on constate en outre que, si le narrateur emprunte une première personne supposée être Franco, le point de vue, la focalisation narrative est autre. Une sorte de naïveté, de froideur, dénote une prise de distance entre voix et regard. Aucune crainte d'affirmations fausses, la réalité est déformée, magnifiée pour être démystifiée ensuite. Car cette distance est accentuée par les commentaires qui progressivement démentent ce que le narrateur-écrivain lui-même énonce dans l'autobiographie. Parfois de simples faits sont opposés, parfois ils sont analysés avec ironie. Ainsi la simple remarque d'orthographe dans le nom, le H dans Bahamonde, a une portée bien plus critique : « moins de H mon général. Votre nom maternel s'est toujours écrit Baamonde, jusqu'à ce que vous, dans l'étape de décollage de l'épopée ajoutiez le H intercalé pour le faire monter dans l'échelle sociale ». Parfois les éléments sont carrément qualifiés de : « Faux, évidemment faux ». Nous sommes en pleine auto-conscience de l'auteur. On est ici face à un texte-miroir car la réalité historique est la matière qui constitue l'histoire-cadre à travers la subjectivité de Pombo et elle trouve son reflet déformé dans l'histoire encadrée, le « message du général », qui, lui, est le fil conducteur. Donc l'alternance de deux récits à la première personne qui ont comme sujet la même histoire permet d'exposer le débat, à travers une focalisation différente. Les interférences et contradictions entre ces textes sont l'axe structurel du récit et mettent en évidence la condition de texte de ce roman en contradiction avec le présumé caractère autobiographique.

On arrive à un résultat dialogué qui dans l'Épilogue devient un duo : « J'ai remis notre autobiographie, mon général », dit l'écrivain. Mais ce jeu ne plaît pas à l'éditeur qui critique ce va-et-vient, cet auteur qui sort de son rôle, commente et oriente. L'éditeur parle de « bruits » pour dénigrer ce qui tente d'apporter une vision critique sur le discours officiel sur l'Histoire. S'il avait commandé cette prétendue autobiographie qu'il destinait à être « le numéro 1 d'une collection intitulée : Aux hommes de l'an 2000 », certes cela relevait du besoin de dire pour devenir. Mais il n'était pas question de polémique. Et lorsqu'il assène : « ce n'est même pas ta propre mémoire », réapparaît comme chez Javier Cercas la question de la légitimité de parler de ce que l'on n'a pas connu. La perte du sens au fur et à mesure que les années passent est aussi un danger que l'on devine et qui annonce, implicitement, le bien-fondé de la future « Loi de Mémoire historique », pourtant rejetée par le PP.

C'est justement l'amnésie et l'absence de voix discordante, mais aussi l'absence du retour de l'État sur Franco jusqu'à la Loi de Mémoire historique, qui fait que la société espagnole a pu, selon le sociologue Linz, glisser insensiblement dans la qualification de ce régime de « totalitaire » à « autoritaire », ce qui en minimise considérablement l'impact. Les acteurs ne seraient plus vraiment des humains responsables mais du matériel humain pour l'histoire. Des historiens cherchant tellement à être « objectifs » qu'ils en oublient de hiérarchiser les responsabilités : « *reparten culpas repartibles y olvidan la culpa inicial de que usted empezó el tiroteo entre tanto alboroto y que conservó el tiroteo hasta el final de sus días* »⁴⁸ (Vázquez Montalbán : 696). Dans la Transition en douceur, le pire des dangers semble avoir été celui de l'objectivation, qui se glisse dans des euphémismes comme pour aplanir les arêtes gênantes : « *Jefe del Estado hasta su muerte en 1975, gobernó con autoridad no extenta de dureza, pero bajo su mando se sentaron las bases del desarrollismo neocapitalista que hizo de España una*

⁴⁸ « ils partagent les fautes que l'on peut partager et oublient la faute initiale, ils oublient que c'est vous qui avez commencé à tirer au milieu de tout ce remue-ménage et que c'est vous qui avez gardé le doigt sur la gâchette jusqu'à la fin de vos jours » (nt).

mediana potencia industrial en el último cuarto del siglo XX»⁴⁹ ou encore : « *guerra de crueldades equivalentes, posguerra de autoritarismo a cambio de desarrollo* » (Vázquez Montalbán : 696). Car, sans même parler de justice ou d'injustice, cela retire toute force d'exemplarité à l'histoire, efface les enseignements du passé qui pourraient servir l'avenir.

Est-ce la fin de la Transition qui a rendu possible cette évolution jusqu'à réouvrir par plusieurs voies les blessures afin de les guérir et non plus les cacher ? Ou bien est-ce la fin de la Transition quand chacun dans le pays a fait sa propre Transition, les individus mais aussi les partis politiques et les organes de culture ? On pourrait dire dans les deux cas que la littérature est en train d'avancer et permet d'aider à progresser vers la fin de cette période. Car si l'ignorance n'est ni souhaitable ni acceptable, on l'a vu, le dépassement, lui, sera nécessaire parce que, comme le soutient Manuel Cruz, le présent ne se défend pas toujours de l'agression du passé et de cette tendance à l'invasion. Or, au-delà des certitudes désormais bi-polaires dont l'époque est remplie, l'individu et, à un niveau plus large, la société doivent pouvoir décider où ils veulent que le présent les conduise. Pour que, dans cette transition encore en marche, la recherche du passé ne cache pas en réalité la disparition de la notion d'avenir.

Bibliographie

BOUJU, Emmanuel, *Réinventer la littérature. Démocratisation et modèles romanesques dans l'Espagne post-franquiste*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2002.

BUJ, Serge, *Pensée politique, sociologie, franquisme et Transition. La Tentation de l'expertise sociale*, HDR soutenue le 2/10/2010 à Paris IV-Sorbonne, <http://ceec.revues.org/3478> (page consultée le 15 juin 2017).

CERCAS, Javier, *Soldados de Salamina* (2001), MaxiTusquets, Barcelona, 2011.

---, *Anatomía de un instante*, Mondadori, Barcelona, 2009.

---, *Las leyes de la frontera*, Madrid, Mondadori, 2012.

---, *El impostor*, Barcelona, Literatura Random House, 2014.

CRUZ, Manuel, *Las malas pasadas del pasado. Identidad, responsabilidad, historia*, Barcelone, Anagrama, 2005.

GRANDES, Almudena, *Corazón helado*, Barcelona, Tusquets, 2007.

---, *Inés y la alegría*, Barcelona, Tusquets, 2010.

---, *El lector de Julio Verne*, Barcelona, Tusquets, 2012

IZQUIERDO, José María, « Manuel Vázquez Montalbán (1939-2003) : el escriba y la ciudad democrática », in *Moderna språk*, XCVIII, 1, (2004), 94-107.

LINZ, Juan J., « Transiciones a la democracia », 1990, http://capacitacion.iedf.org.mx/moodle/seminario/lecturas/lecturas/sesion3/Linz_Transiciones_democracia.pdf

---, « La crisis de las democracias », in *Europa en crisis*, Madrid, 1991, 231-280.

⁴⁹ « Chef de l'Etat jusqu'à sa mort en 1975, il a gouverné avec une autorité non dénuée de dureté, mais sous sa direction ont été établies les bases d'un système de développement néo-capitaliste qui a fait de l'Espagne une moyenne puissance industrielle dans le dernier quart du XX^e siècle » ; « une guerre avec des cruautés équivalentes, un après-guerre fait d'autoritarisme en échange de développement » (nt).

MAXWELL, Kenneth, « Spain's transition to Democracy : A Model for Eastern Europe ? », in *The New Europe, Revolution in East-West Relations, Proceedings*, Vol. 38, no. 1, The Academy of Political Science, N.H. Wassel, 1991, 35-49.

MOLINERO, Carmen, (coord.), *La transición, treinta años después. De la dictadura a la consolidación de la democracia*, Península, Barcelona, 2006.

PEREZ, Christine, *Le Nouveau roman espagnol et la quête d'identité : Antonio Muñoz Molina*, Paris, L'Harmattan, 2001.

PRADO, Benjamín, *Mala gente que camina*, Punto de lectura, Madrid, 2007.

ROZENBERG, Danielle, *Le « pacte de l'oubli » de la transition démocratique en Espagne, un choix politique controversé*, Boeck Université / Politix vol. 74 no. 2, 2006.

TODOROV, Tzvetan, *Los abusos de la memoria*, Barcelone, Paidós, 2000.

VAZQUEZ MONTALBAN, Manuel, *Autobiografía del General Franco* (1992), Barcelone, DeBolsillo, 2005.

Divers auteurs, « Transition to democracy : a comparative perspective », Table Ronde de la International Political Science Association, Tokyo, 29/03-01/04/1982. *Reis*, No. 51 (1990), 7-33.